RÊVERIES.

XVI

La vue du Mississipi nous fait remonter à la mémoire des souvenirs vieux de plus de trente ans, mais tellement vivaces que les faits qu'ils rappellent se déroulent devant nos yeux comme en un panorama. Ces événements appartiennent à l'histoire; il est douteux, cependant, qu'elle enregistre les trois ou quatre anecdotes que nous allons rapporter, afin de les sauver de l'oubli.

C'était vers la fin de la guerre de la Confédération. Aux étrangers non naturalisés qui habitaient la Nouvelle-Orléans, on avait donné le droit de se constituer en garde nationale, sous le drapeau et les uniformes de leur pays. Ce privilège leur valait l'enviable avantage de rester, pendant la guerre, dans les limites de la ville, dont ils promettaient d'assurer la paix.

Les Français, comme tous les autres Européens, s'étaient enregimentés et formaient deux corps d'environ cinq mille hommes, en y comprenant les Belges et les Suisses de langue française qui s'étaient fait recevoir dans leurs rangs. A cette époque notre colonie était beaucoup plus nombreuse qu'à l'heure présente.

L'exercice nous était enseigné par d'anciens sous-officiers de l'armée française dont tous, pour nous instruire, n'avaient pas précisément recours à la politesse. Ils se livraient même—en leur qualité de nos camarades dans la vie civile—à des familiarités, on pourrait dire à des vulgarités excessives. Peut-être aussi aidions-nous par notre indocilité à les faire sortir de leur caractère.

L'un d'eux, sur une manœuvre manquée, nous jetait à la tête cette apostrophe assez mal sonnante : "Tas d'Anes!" à laquelle on répondait par des bravos ironiques bien sentis ; ce qui lui faisait ajouter : "Oui, oui, vous pouvez braire!"

Au local actuel de l'Union Française, il y avait une école d'instruction générale où, parmi les élèves, figurait toute la hiérarchie de notre corps,—depuis les sous-officiers jusqu'aux généraux,—braves négociants qu'on avait improvisés officiers supérieurs, et même chefs d'armée, bien que la plupart ignorassent la charge en douze temps, malgré toute leur science commerciale.

* *

La période d'activité ne tarda pas à se produire. A un certain moment, les communications avec le dehors étant interrompues, la famine surgit à la Nouvelle Orléans. Nous eûmes pour mission de protéger les boulangers contre les foules affamées qui les assiégeaient.

Nous organisâmes aussi des patrouilles. Les citoyens valides étaient sur les champs de bataille de la Confédération; la police avait disparu; le gouvernement municipal était en déroute : la sécurité de la ville reposait sur notre vigilance. Coïncidence bizarre! les Français étaient chargés de défendre ce qu'un Français avait créé! O Bienville, tes descendants se sont montrés dignes de toi!

Bien que peu de nous fussent préparés, par l'éducation, au service militaire, nous savions tenir un fusil et nous en servir au besoin. Nous étions donc en mesure de nous rendre utiles.

Un peu partout, nous établîmes des postes avec des sentinelles, dont quelques-unes étaient perdues dans les quartiers extérieurs où, la nuit, les lumières faisaient absolument défaut. Ce détail donna lieu à quelques aventures comiques.

Une de ces sentinelles vit vaguement venir à elle, au milieu de l'obscurité, une forme indécise dont elle ne put, dans le noir, distinguer la nature. Remarquons d'ailleurs qu'elle était myope. Elle cria : Qui vive! La forme continua son mouvement sans mot dire. Il était évident qu'elle devait ruminer quelque chose. Le brave soldat cria de nouveau : Qui vive! Même silence. Cela devenait inquiétant.

La sentinelle alarmée qui, par bonté d'âme, ne voulait pas se servir de son mousquet, appela le poste. On accourut et l'on marcha à l'ennemi : c'était une vache attardée qui regagnait sans penser à mal son étable!

Malgré la gravité de la circonstance, le poste se livra à un immense éclat de rire. Le caporal, s'adressant à l'excellente sentinelle, lui bougonna :—Pourquoi avez-vous dérangé vos camarades? —Eh mais! fit-elle dans son ahurissement; je lui avais crié : Qui vive! et elle ne m'avait pas répondu!

* *

L'harmonie parmi nous laissait parfois à désirer, et la discipline en souffrait considérablement. L'un de nous, pour rétablir l'ordre, fit un discours éloquent où, entre autre chose, il nous dit :

"Oublierons-nous, messieurs, que nous commes des Français et que nous avons pris les armes pour défendre une noble cause?.... Lorsque vous vous sentez des envies de désertion, regardez votre drapeau!....

"L'ennemi est à nos portes; il faut qu'il nous trouve fraternellement unis, et tous résolus, comme un seul homme, à sacrifier nos existences!...."

—"Eh! bien moi je dis ceci, messieurs, répondit un loustic : Si nous sommes devenus soldats, c'est pour ne pas nous battre (rire général); mais nous avons promis de maintenir à la Nouvelle Orléans le bon ordre et la paix.... Commençons par les maintenir parmi nous-mêmes, afin de donner aux autres le bon exemple et de ne pas leur prêter à rire à nos dépens."

C'était simple, logique et serré. Cela produisit son effet; l'accord reparut.

Nos organisations firent consciencieusement leur devoir. Si nos officiers manquèrent d'instruction militaire, ils prirent au sérieux leurs fonctions et se montrèrent à la hauteur de leur tâche,—la facile besogne qu'on leur avait confiée n'ayant rien de commun avec la stratégie.

Une main de fer s'abattit sur les malfaiteurs, et ils étaient menés rudement. On en peupla les prisons. La population se plaignit alors de moins de vols qu'il ne s'en pratique aujourd'hui. Personne—si ce n'est les vauriens—ne déplora l'absence de la police.

Nos compatriotes, comprenant l'importance de leur mission, ne tardèrent pas à faire preuve, à la fois, d'obéissance aux ordres et de bravoure quand les circonstances l'exigeaient. On ne les vit jamais pâlir devant les revolvers ou les coutelas des vagabonds. Ils les cueillirent même avec entrain. Les Néo-Orléannais, rassurés, leur offrirent des remerciements.

* *

Le moment psychologique allait se produire. La Nouvelle-Orléans, qui, jusqu'alors était restée en dehors de la sphère des batailles, était maintenant directement menacée. Le télégraphe, après nous avoir signalé l'apparition de l'ennemi aux embouchures du fleuve, nous avertit que le commodore Farragut, avec sa flotte, avait passé les forts. On s'attendait à voir, le jour même, ses navires paraître dans le port.

Le digne maire de la ville fit afficher dans toutes les casernes (sans oublier la nôtre) une pancarte où il offrait cinquante mille dollars pour la prise de la première frégate qui se présenterait.

Je vois encore cette fameuse pancarte. Elle eut tout le succès qu'elle pouvait espérer. Parmi nous, elle provoqua un fou rire, malgré tout notre respect pour M. le maire.

Tous les bateaux du port avaient remonté le Mississipi. Il y restait un *gunboat*, que l'on construisait à la hâte, et qu'on avait nommé "la Tortue" dont il affectait la forme. C'était une invention nouvelle. A l'approche de l'ennemi, son armement étant incomplet, on l'avait fait sauter. Nous n'avions donc, pour prendre la frégate, que des canots de pêcheurs,—à moins que nous n'eussions préféré l'aborder à la nage.

C'est le lendemain de cet incident que se produisit, sur nos quais, le spectacle le plus émouvant, le plus tragique et le plus extraordinaire que l'on pût rêver.

On avait fait courir le bruit que les fédéraux, dès leur arrivée, saisiraient tout ce qui leur tomberait sous la main. Cette rumeur produisit, dans la population, un affolement général.

La classe besogneuse se dit : "Mieux vaut en profiter nous-mêmes;" et elle se répandit, en grandes foules, sur la lévée où l'on avait, par mesure de précaution, accumulé les produits des campagnes, qu'on voulait soustraire aux vicissitudes de la guerre.

Non, jamais légions de loups acharnés sur leur proie ne donnèrent un pareil exemple d'avidité. Chacun ou chacune s'emparait d'un morceau et le disputait à coups de poings à ceux qui voulaient le prendre. Bien qu'on n'eut aucun droit aux objets contestés, on prétendait choisir.

Ne pouvant, en raison de leur poids, emporter les barils ou les boucauts de sucre, on les roulait; le cahotement des pavés ne tardait pas à les disloquer; à chaque tour, le sucre se répandait, au désespoir du larron; les femmes—jupons retroussés—se battaient pour le ramasser dans la boue. Les enfants, excités par leurs mères, prenaient part au pillage et mettaient le comble au désordre. Toute la famille participait à la curée.

Certains industriels s'étaient pourvus de camions pour enlever les grosses pièces. A la barbe de tout le monde, ils chargeaient les balles de coton et d'autres lourds colis.

C'était sur le port un grouillement incroyable, une ébullition démoniaque. Le sens moral était absolument oblitéré. En s'emparant de ces objets, on ne croyait pas commettre un vol; on se disait : "Tant de pris sur l'ennemi!" et l'on rentrait chez soi l'esprit tranquille. En temps ordinaire, cette multitude n'aurait pas dérobé une épingle. Elle volait, tout en restant honnête d'intention. En reprenant son sang-froid, elle rougit de son équipée. Des restitutions furent faites, lorsqu'on put découvrir les propriétaires.

* *

La "Légion française" et les "Gardes françaises," qui formaient nos deux principaux corps militaires, furent appelées à la rescousse pour mettre un terme à ces immenses larcins. Leur intervention fut salutaire. Les pillards comprirent immédiatement qu'il existait encore une autorité,—celle du sabre et du fusil.

Celui qui fait ce récit se trouvait dans la mêlée. Son modeste "coupe-choux" d'humble sous-officier rendit quelques services, et sans se teindre de sang, ce qui lui a épargné tout remords.

Mais ce que nous ne pouvions empêcher, ce sont les incendies des presses à coton. Pendant que ce gigantesque pillage avait lieu sur les quais, l'horizon s'illuminait de flammes et s'assombrissait de fumée. Cadre bien digne du tableau que nous avions sous les yeux!

Des richesses considérables disparurent dans le feu; et cette fois, à ce qu'on prétendaient, c'étaient les propriétaires, eux-mêmes, qui accomplissaient ces autodafés.

Cette œuvre de vol et de destruction a longtemps hanté mes rêves. J'en ai conclu que la guerre, même en dehors du sang qu'elle fait répandre, est la plus abominable des choses que l'humanité ait pu inventer;—une véritable émanation de l'enfer.

C'est au milieu de cette émotion colossale qu'apparurent devant la Nouvelle-Orléans les frégates de Farragut. En un clin d'œil (tant la curiosité est irrésistible!) tout le port se couvrit de têtes humaines. Spectateurs insoucieux qui voulaient voir de près l'ennemi.

On avait d'abord craint un bombardement. C'était encore une erreur. L'ennemi savait que la Nouvelle-Orléans était sans moyen de défense. Il savait que les organisations militaires qui y existaient étaient composées de neutres exclusivement chargés de la police de la ville.

Aussi les traita-t-il en conséquence; c'est-à-dire, qu'il les pria de continuer leur service jusqu'à la réorganisation du gouvernement municipal.

Telle fut, pour la Nouvelle Orléans, la fin de cette guerre à jamais regrettable qui devait ruiner pour longtemps la Louisiane, avec tous les autres Etats du Sud.

FRANÇOIS TUJAGUE.

PIÈCES A DIRE.

L'ARTISTE.

Il était resté seul avec son jeune enfant!.....
Lorsqu'hier, vers la tombe, on emporta la morte.
Il voulut suivre aussi, pâle, usé, chancelant.
Mais le cœur lui manqua sur le seuil de la [porte....

Elle a souffert longtemps et le dernier écu
Vient de payer le prix de la dernière fiole;
Depuis quinze longs jours, sans sommeil, l'âme [folle,
Hélas! il ne sait pas comment il a vécu.

Comme il l'avait aimée!..... Et pourtant, un [remords
L'étreignait :.... Pas de fleurs, là-bas, la tombe [est nue,
Une croix, un nom seul, sur la terre des morts!...
—Pour emporter l'enfant, la nourrice est venue;

Elle avait demandé d'avance ses deniers,
Puis, lorsqu'il avait dit : "Je n'ai plus une [obole!"
Elle avait laissé là l'enfant, dans la berçolo.—
Lui, des pleurs pleins les yeux, le couvrit de [baisers.

Il était resté seul, anéanti, désireux,
Plus rien que son enfant, le seul lega de la [morte—
Un enfant, ...quelle joie! Ah! oui, pour les [heureux;
Pour lui, pauvre, c'était la misère à sa porte.

Sombre, l'œil fixe, il lutte avec le désespoir
Qui lui ronge le cœur et qui lui cingle l'âme;
Il sent dans son cerveau sourdre comme une [flamme,
Mourir!.... oh! oui, peut-être, il pourra la [revoir!—

Son Stradivarius est là, pendant au clou;
Il saisit l'instrument dans ses deux mains [fébriles,
Puis, l'élevant soudain au-dessus du genou,
Il allait écraser ces cordes inutiles.

—Rose et blond son enfant dort un calme som- [meil.—
La faim vient de fermer son œil bleu de per- [venche.
En le voyant ainsi dans sa berçole blanche,
On eut dit, sur la neige, un rayon de soleil—

Il le voit et dit :..., "Non l'enfant, qui l'aime- [rait!....
"Si j'avais été seul!.....mais ce serait un [crime...."

Et puis il recula comme reculérait
Un touriste égaré sur le bord d'un abîme—

"Demain, j'irai là-bas!—Une idée avait lui
Enflammant son œil noir, comme un éclair qui [passe—
"Et je jouerai jusqu'à ce que la corde casse,
"Peut-être qu'ils auront pitié de moi...de lui!..."

Le concert fut brillant, son instrument vibrait,
Sous ses doigts s'égrenait, comme des perles [rares,
Chaque note nerveuse et sombre qui pleurait
Et secouait les cœurs d'émotions bizarres.

On écoutait surpris, l'âme dans un frisson,
Ce chant d'une suave et sévère harmonie :—
Lui, pensait : "Pour l'enfant!" Un nouvel ho- [rizon
S'ouvrait, de son amour jaillissait le génie—

Lorsqu'enfin il se tut, la tête en feu, broyé,
Tous, debouts et grisés par la sonate triste,
Dans d'immenses "hourahs" acclamèrent [l'artiste :.....
..La joie était trop grande, il tomba foudroyé!—

MAURICE LECOMTE.

New York 1896.

BILLETS FANÉS.

I

C'est surprenant comme le passé s'évapore! On croit que les écrits restent, on se fie à la permanence du réel, on espère des souvenirs dans des témoignagnes,—et lorsqu'après dix ans, on ouvre tristement un vieux coffret, le néant des choses vous glace; on comprend que le reliquaire était un cercueil, que rien ne demeure de ce qui dure. Les plus sûrs témoins oublient. Le secret confié se volatilise et disparaît dans le vent des années qui passent. On a plouré sans avoir souffert; le cœur a vieilli sans avoir vécu. A remonter vers les époques abolies, on en éprouve la sensation d'un pèlerinage à travers un cimetière. De la gravité, une sorte de respect pour ce qui n'est plus, des tristesses à fleur de peau. L'impression se pose et s'enfuit, semblable à un oiseau qui s'arrête. Puis, plus rien. La monotonie quotidienne vous ressaisit, vous dompte, et vous vous reprenez à vivre seulement dans le présent—comme une bête.

Hier soir, j'ai ouvert le petit coffre d'ébène chiffré de vieil argent ou, depuis que j'ai cru deviner ma jeunesse, j'ai enseveli, par accès de religion instinctive, des lettres à allures sincères, des chiffons envies, des bouquets de violettes tombés d'un corsage,—des riens-du-tout chers un moment, des niaiseries douces, des bêtises qui m'ont fait sourire.

J'aurais dû vider le coffret dans la flamme en fermant les yeux. Non. J'ai voulu lire, tenter une cruelle épreuve, chercher le lustre éteint des rubans, la senteur perdue des fleurs, savoir si mes folies de vingt ans ont un regret....

II

"Deux jours sans te voir, méchant garçon!

"Maman est triste. Père se fâche et dit que ta vilaine politique te conduira en prison. Moi, je suis malheureuse au point de t'écrire en cachette, ce qui n'est pas bien.

"A bientôt, monsieur!

"PAULETTE."

Ma cousine Paule!.... C'était gentil. Elle avait dix-huit ans et moi vingt. Petits, nous avions joué à "petit mari et petite femme"—avec conviction! On avait baptisé des poupées ensemble. Plus tard, devenue grandelette, elle avait persisté. Je la négligeais pour la Bibliothèque Sainte-Geneviève, pour les émeutes de Belleville ou pour un affreux petit journal littéraire qui publiait mes premières stances. Par les soirées d'hiver j'allais m'asseoir à côté d'elle et j'entamais avec le vieil oncle d'interminables parties de bézigue pour lesquelles j'affectais de me passionner. Paule me brodait au crochet de jolies pochettes de soie doublées de chamois clair où je serrais les touffes blondes de mon tabac de Maryland. Pendant la guerre, elle m'envoyait au camp des amulettes consacrées par Notre-Dame-des-Victoires.... C'était gentil.

Maintenant, Paulette est l'épouse d'un notaire et la mère de deux jeunes messieurs forts en thèmes.

Et il y a de tout cela quinze ans.

Hélas! oui, Paulette, déjà quinze ans!

III

"Jeu vé ce soar à la telier; viens me cherché à diz eures.

"LISON."

Une drôle de petite fille, tout de même! Point méchante, point savante, nullement perverse. Un peu dinde. Je me rappelle une partie de pêche pendant laquelle elle rendait sournoisement à l'Oise les goujons que j'avais tirés de la rivière. Cela, par bonté d'âme.

C'était une petite modiste rencontrée un matin dans les quinconces de la Pépinière où elle émiettait des brioches pour les ramiers. Entourée d'un vol de pigeons blancs, elle m'avait paru si jolie que je lui avais immédiatement offert mon cœur, sur le rythme léger, en vers de huit pieds. Elle avait répondu "oui", pour ne pas me faire de la peine. Six mois d'intimité avec les tourterelles du Luxembourg. Un jour, elle me quitta, pour éviter un chagrin à mon ami Michel qui aimait mieux les oiseaux que moi. Ainsi elle a passé dans la vie,—en faisant le bien!

Une drôle de petite fille, tout de même!

IV

"Mon cher ami,

"N'oublie pas ma branche de lilas pour le troisième acte; tu l'apporteras dans du coton.

"Mille grimaces.

"SUZANNE."

Et dire qu'elle joue encore les ingénues!.... Elle tiendra l'emploie sa vie durant, et, vers la soixantième année, servira encore ses grimaces par milliers, aux habitués aristocratiques du mardi. Où l'ingénuité va-t-elle se nicher?

A seize ans, elle s'appuyait sur un protecteur chauve qui savait faire oublier par la transmission de ses titres nominatifs l'irréparable outrage des années. A ce vieillard illusionné, elle annexait un poète, deux officiers de cavalerie, et un cabotin de la banlieue. J'avais été adopté comme fleuriste, pour le troisième acte, la scène du bal. Sept cents francs de lilas blanc en cinquante jours—et au moins cinq francs de coton!

Je ne regrette que les cinq francs de coton.....

"Mon cher Léopold,

"N'oublie pas ma branche de lilas pour le troisième acte; tu l'apporteras dans du coton.

"Mille grimaces.

"SUZANNE."

Sa dernière lettre. Je l'ai conservée, bien que ne m'appelant pas Léopold. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien faire de tout ce lilas blanc? J'ai su plus tard que nous étions une dizaine à fournir la parure du troisième acte.

Une femme de chambre revendait le soir même les bouquets inutiles.

Et dire qu'elle joue encore les ingénues!

V

".... Surtout, apporte-moi une terrine de Louis, la timbale Bontoux, un petit panier de pêches et beaucoup de confitures.

"SÉRAPHINE."

Probablement, elle est morte d'indigestion. Celle-ci m'avait charmé par ses capacités stomacales. Un gouffre! Nous nous étions rencontrés au buffet d'Avignon et, à la voir engloutir, avec une rapidité vertigineuse, le menu d'un repas de dix couverts, je m'étais senti pénétré d'admiration.

En arrivant à Paris, je courus lui ouvrir un compte courant aux boucheries Duval. Elle m'aima comme elle aimait le roastbeef—à l'anglaise. Point de goûts communs. En littérature, elle comprenait Brillat-Savarin et Monselet. En histoire, elle professait le mépris de Sparte et la vénération superstitieuse de Lucullus. Cela n'allait pas sans quelque poésie gastronomique. Dans ses songeries apéritives, elle se retournait volontiers vers les repas fabuleux de l'édile Marcius, avec, sur les tables de porphyre, des sangliers gaulois à la sauce troyenne pleins de langues de rossignols. Elle eût voulu goûter aux vins parfumés de Massique et de Cos, mordre aux treilles dorées du mont Esquilin, savourer les murènes que Domitien nourrissait d'esclaves. Nous nous sommes séparés par incompatibilité de menus. Elle adorait le veau et je n'ai jamais pu le souffrir....

Probablement, elle est morte d'indigestion.

VI

"Ne venez pas ce soir, je dîne chez ma tante.

"JEANNE."

Elle dînait bien souvent chez sa tante....

Mais quoi! comme elle le disait avec raison, je n'avais pas le droit de lui faire négliger ses devoirs de famille....

Ses devoirs.... Elle en parlait beaucoup, de ses devoirs! La statue de l'Austérité, ni plus, ni moins!

Des regards à la Raphaël, mais des tendresses à la Fragonard; violence et résignation mêlées.

C'est égal, elle dînait bien souvent chez sa tante!....

VII

....Tout est brûlé. Le coffret vide brûle à son tour, car je veux qu'il meure avec les vaines reliques qu'il a portées. Dans le foyer montent des flammes tristes, et ces bouquets devenus des herbes brûlent avec un petit pétillement sec de pailles. Les rubans se tordent au feu, et le minuscule chausson de la danseuse napolitaine, dont j'avais fait un porte allumettes, se fond en craquant douloureusement. L'âtre devient plus sombre, les flammes s'abaissent, se résument en une petite clarté bleue. Puis, rien qu'une cendre grise, d'aspect mélancolique, et que je remue à petits coups de pincettes, froidement, sans une larme.

C'est tout mon passé, cette poussière. Cela a été la fièvre, l'énervement, l'ivresse, la gaîté maladive et fatale des énergies mal dépensées. Je suis certain de ne rien perdre en anéantissant ces souvenirs frivoles. Bien mieux, je suis heureux, rajeuni depuis cette exécution.

Que regretterais-je? Ces amours-là ressemblaient à de l'amour à peu près comme la parfumerie rappelle les fleurs. Je suis las. Je suis seul. Le néant des frivolités me navre et j'aspire, l'âme désormais neuve, à la grande passion pure et sainte, fière et noble, orgueilleuse et sacrée, qui assure l'infini dans l'éternel!

HENRI HOUSSAYE.

Henri Houssaye, historien et critique français, fils d'Arsène Houssaye, né à Paris le 24 février 1848, fit une partie de ses études au Lycée Napoléon, les acheva sous la direction particulière de Philoxène Boyer et, après s'être destiné d'abord à la peinture, se tourna vers l'étude de l'antiquité grecque. Officier dans la garde mobile en 1870, il prit part à plusieurs combats livrés sous Paris, et reçut pour faits de guerre, notamment pour l'affaire de la maison crénelée (30 novembre 1870), la croix de la Légion d'honneur. Membre du comité de la Société des gens de lettres, il fait partie de l'Association pour le progrès des études grecques, comme pour marquer le contraste de ses travaux personnels avec les fantaisies littéraires familières à son père qui vient de mourir.

M. Henry Houssaye débuta à dix-neuf ans dans la littérature d'érudition par une *Histoire d'Apelles*, étude sur l'art grec, qui fut remarquée. A la suite d'un assez long séjour en Grèce, il publia l'*Histoire d'Alcibiade et de la République athénienne* depuis la mort de Périclès jusqu'à l'avènement des trente tyrans : cet ouvrage obtint en 1874, le prix triennal fondé par M. Thiers. Il a donné depuis, dans le même ordre de recherches : *Mémoire sur le nombre des citoyens d'Athènes au Ve siècle; la Loi agraire à Sparte; Aspasie, Cléopatre, Théodora.* Il a publié en outre : *Le Premier siège de Paris en 52 avant J. C.*, étude d'archéologie militaire, réimprimée avec d'autres études sous le titre *d'Athènes, Rome, Paris; l'Art français depuis dix ans*, suite de Salons insérés dans la *Revue des Deux-Mondes; les Hommes et les idées*, recueil d'articles du *Journal des Débats*, 1874; *Histoire de la Campagne de France et de la chute de l'Empire*, ouvrage important qui doit avoir pour suite et pendant : 1815. Outre sa collaboration à la *Revue des Deux Mondes* et au *Journal des Débats*, M. H. Houssaye a fourni des articles, sous son nom ou sous le pseudonyme de *George Werner*, à *l'Artiste*, à *la Presse*, à *la Revue du XIXe Siècle*, etc.

GROSSE FORTUNE.

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs la primeur d'une des scènes les plus caractéristiques de la pièce inédite de M. Henry Meilhac, que le Théâtre-Français a représentée, il y a quelques soirs. C'est la scène du quatrième acte, d'une émotion si fine et si pénétrante, entre Pierre Mauras et Marcelle Mauras, le mari et la femme, les deux rôles, interprétés par M. Le Bargy et Mlle Bartet. Cette scène, complète en elle-même, est comme la synthèse de cette comédie charmante. C'est la scène de la *réconciliation* du "ménage" désuni par un malentendu.

PIERRE, MARCELLE.

MARCELLE.

Vous allez mieux, il paraît?

PIERRE, *ne comprenant pas.*

Je vais mieux?

MARCELLE.

Maman m'a dit que vous étiez souffrant, que vous veniez d'être pris subitement....

PIERRE.

Ah! c'est qu'elle a cru devoir ajouter....

MARCELLE.

Ce n'était pas vrai?

PIERRE.

Pour vous faire venir, votre mère a pensé que le meilleur moyen était de vous raconter que j'étais souffrant. Je l'en remercie et je vous remercie aussi....

MARCELLE.

Maman s'est moquée de moi. Enfin qu'avez-vous à me dire puisque je suis là?

PIERRE.

J'ai à vous dire ce que je vous aurais dit chez nous, hier matin, si vous n'étiez pas partie un peu brusquement, mais, chez nous, il nous aurait fallu parler au milieu de vos modistes et de vos couturiers, interrompus, assourdis par le tapage des chevaux qu'on lavait dans la cour. Nous serons mieux ici, ne trouvez-vous pas?

MARCELLE.

C'est possible....

PIERRE.

Je vais partir pour faire un long voyage. Je n'ai pas voulu quitter Paris sans avoir effacé les souvenirs ne notre dernier entretien, je vous ai mise l'autre soir dans une furieuse colère, à en juger par les paroles que vous m'avez dites. J'ai mérité cette colère et ces paroles aussi, je les ai méritées, si dures qu'elles aient pu être, j'ai été coupable, très coupable.... Et quoi qu'il puisse maintenant advenir de moi, je n'aurai pas le droit de me plaindre; du reste, ce qu'il adviendra de moi est de peu d'importance. Mais vous, Marcelle, vous.... vous êtes jeune, il est impossible d'admettre que votre existence soit terminée. Vous serez encore aimée, vous aimerez encore.

MARCELLE.

Oh!

PIERRE.

Ce jour-là, et voilà surtout ce que je tenais à vous dire, ce jour-là, vous me trouverez disposé à tout faire pour que vous soyez heureuse. S'il vous plaît d'être libre, tout à fait libre, cela vous sera facile, je ne laisserai condamner.

MARCELLE.

Vous prendrez tous les torts pour vous. Je vous en suis obligée, mais je ne profiterai pas de votre complaisance. Je n'ai pas envie de recommencer l'expérience, celle que j'ai faite me suffit. Je ne me remarierai pas....

PIERRE.

Vous pensez cela aujourd'hui, mais plus tard....

MARCELLE.

Ni plus tard, ni jamais, et, en vérité, si c'est pour me faire entendre de pareilles choses....

PIERRE.

Comme vous êtes singulière!.... J'avais le plus sincèrement du monde cherché par quel moyen je pourrais adoucir le mal que je vous ai fait, et voilà comment.... Certainement j'ai en envers vous des torts graves.. Mais croyez-vous que la faute en soit à moi seul et que si je voulais me défendre, je ne trouverais pas d'excuses à faire valoir? Cette fortune d'abord qui nous est arrivée tout d'un coup et sur laquelle nous nous sommes jetés avec tant de gloutonnerie, moi du moins....

MARCELLE.

Oh! moi aussi....

PIERRE.

N'y a-t-il pas là une excuse? Croyez-vous donc que des gens comme nous puissent tout d'un coup se mettre à vivre de la vie des gens riches? Croyez-vous que des pauvres diables qui n'ont jamais été tentés puissent impunement être jetés au milieu de toutes les tentations imaginables.... dans ce monde auquel nous nous sommes trouvés mêlés par hasard? Il y a comme un courant d'indulgence pour soi-même et de facilité qui grise, qui entraîne.... Ceux qui sont nés dans ce monde-là, ceux qui ont été pris tout petits résistent quelquefois, je veux le croire, sans en être absolument sûr; mais nous, nous n'étions pas de force, nous n'étions pas des gens chics, nous, nous étions de braves bourgeois faits pour travailler et pour être honnêtes. Mais il nous a plu de vivre d'une vie dont nous n'avions aucune habitude, il nous a plu de donner des représentations de *Parsifal*..... et de faire courir des chevaux..... qui ne gagnaient jamais, par parenthèse.

MARCELLE.

Et qui donc aurait agi autrement que nous? Non, ce n'est pas là le crime, le seul crime c'est d'avoir cessé de nous aimer.... il fallait continuer de donner des représentations, et de faire courir nos chevaux, mais il fallait aussi continuer de nous aimer.... il fallait vivre de la vie des gens riches, et elle n'est pas si désagréable après tout, il fallait vivre de la vie des gens riches et nous aimer comme nous nous étions aimés autrefois, nous aimer comme des pauvres.

PIERRE.

Marcelle....

MARCELLE.

Vous ne l'avez pas fait et c'est cela que je vous reproche, cela et pas autre chose.... Vous ne l'avez pas fait et voilà pourquoi nos existences sont brisées.... la mienne, au moins, car pour vous je pense que vous trouverez bien moyen.... Les torts nous sommes dit ce que nous avions à nous dire, je vais prévenir maman afin qu'elle vienne vous faire ses adieux. C'est fini, n'est-ce pas?

PIERRE.

Non, un mot encore.... Est-ce vrai ce que m'a dit Crossard?

MARCELLE.

Qu'est-ce qu'il vous a dit?

PIERRE.

Que vous n'aviez jamais cessé de m'aimer!

MARCELLE.

Ah!.... mais non, certainement, ce n'est pas vrai, c'est une manie qu'il a....

PIERRE.

Si vous ne m'aimez pas, pourquoi jurez-vous que jamais vous ne m'aimerez.... que jamais vous ne vous remarierez....

MARCELLE.

Je vous l'ai dit, c'est parce que je ne tiens pas à recommencer.

PIERRE.

Si vous ne m'aimez pas, pourquoi me dites-vous que la seule chose que vous me reprochiez au milieu de toutes mes folies, c'est d'avoir cessé de vous aimer?

MARCELLE.

Laissez-moi....

PIERRE.

Ce n'est pas vrai, alors?

FEUILLETON.

LE

CARNET DE MARIAGE.

I

GERMAINE DE BOISNEMETZ A SUZANNE DE SEPTÈMES.

Boisnemetz, 11 avril.

Ma Suzanette bleue.

Te souviens-tu?.... Il y a un an, à peu près, nous quittions le couvent. C'était dans le grand parloir. Nous pleurions; nous allions nous séparer. Moi, je retournais à Boisnemetz pour bien longtemps peut-être, tandis que toi tu restais à Paris. Quand nous reverrions-nous, nous, les inséparables? nous qui depuis cinq ans avions vécu côte à côte et cœur à cœur? Le bon Dieu seul le savait!

Aussi, malgré la joie de devenir de vraies jeunes filles, malgré l'enivrement de notre prochaine entrée dans le monde, que de larmes! Que de regrets! Comme nos pauvres petites poitrines se soulevaient et que de fois ne nous sommes-nous pas dit adieu!

—C'est à ce moment,—tu t'en souviens bien, n'est-ce pas, Suzette?—que nous avons fait notre grand serment :

"Dès qu'une chose importante arrivera dans la vie de l'une d'entre nous, l'autre en sera immédiatement avertie, avant tout le monde."

L'heure est venue pour moi de tenir notre serment; avant tout le monde, à l'exception pourtant de papa, de maman, d'une certaine personne et de la mère de cette certaine personne, apprends donc que....

JE ME MARIE!

Oui, Suzon, Suzette, Suzanette! la chose est décidée d'hier et se fera dans six semaines.

Je suis très heureuse, mais toute déséquilibrée. Dans six semaines, être appelée "Madame"! Est-ce drôle? Mais amusant aussi!

Je t'embrasse, ma Suzanette bleue, et j'attends tes félicitations,

Ta GERMAINE.

P.-S. — Je m'aperçois d'une chose.... Je t'ai bien dit que je me mariais, mais pas avec qui.... C'est avec.... Non! je te le dirai dans ma prochaine lettre, en réponse à celle que tu m'enverras.

Si tu es aussi curieuse qu'au couvent, je suis sûre de ne pas avoir longtemps à attendre!

Je t'embrasse encore,

*Ta re-*GERMAINE.

II

SUZANNE SEPTÈMES A GERMAINE DE BOISNEMETZ.

Paris, 12 avril.

Non, vois-tu, ma Germaine! c'est trop fort!.... On voit ça dans les féerie, dans les vaudevilles, dans les romans.... où tu voudras, enfin!.... Mais dans la vie, dans la vraie vie, dans la vie que nous vivons, toi et moi!... Je ne l'aurais jamais cru!

Hier, au moment où l'on m'apportait ta lettre, devine un peu ce que je faisais?

Je t'écrivais.

Et devine un peu ce que je t'écrivais?

Je t'écrivais :

JE ME MARIE!

Oui, ma chérie! En même temps! A un jour près!.... Toi, me dis-tu, c'est décidé d'avant-hier, et moi d'hier!.... L'avons-nous assez bien tenu, notre grand serment?

Quant à moi, je suis ravie de cette coïncidence. Je trouve cela tout à fait gentil. Vrai, j'aurais été désolée de me marier avant ou après toi; mais en même temps!... quel rêve!

Mon jour à moi n'est pas encore fixé, mais, comme pour toi, je pense que ce sera dans six semaines, fin mai, apparemment. A Paris, c'est l'époque matrimoniale par excellence. Entre avril et juin, il y pleut littéralement des fleurs d'orangers. Cette année-ci, je passerai sous la douche!

Oh! la rusée, la fûtée, la petite chatte blanche qui ne vous donne qu'une patte et garde l'autre! Pour piquer ma curiosité! voyez-vous ça! Comme si vous n'étiez pas cent fois plus curieuse que moi, mademoiselle!

Fi! que c'est laid!....Casser un morceau de sucre au lieu de le donner tout entier!.... Et vous vous figurez que je vais être plus généreuse que vous!.... vous croyez que je vais bonassement vous dire le nom de mon futur seigneur quand vous me cachez celui du vôtre?....

Tirez les premiers, messieurs les Anglais!

A toi,

SUZANNE.

Ah! j'ai oublié de te dire que je suis très heureuse aussi.... naturellement,

S.

III.

GERMAINE DE BOISNEMETZ A SUZANNE DE SEPTÈMES,

Boisnemetz, 13 avril.

Comment! toi aussi?.... Tu as raison!.... C'est trop drôle!.... Sais tu que c'est charmant pour le moment ces deux vies qui galopent l'une à côté de l'autre et franchissent en même temps les obstacles?... Mais plus tard, si ça continue, quand nous serons vieilles, et que l'une de nous deux montera là-haut, l'autre devra commencer à avoir joliment peur!.... Bah! nous avons le temps d'y penser!

Tu veux que messieurs les Anglais tirent les premiers?.... Eh bien! soit! ils y consentent, pourvu qu'on réponde à leur "feu", au singulier! (Répondre aux "*feux*" de quelqu'un, au pluriel, veut dire tout autre chose et, d'ailleurs, n'est plus usité depuis Corneille et Racine.)

Te fais-je assez languir!.... Tu me prétends curieuse : "taquine", s'il te plaît.... Enfin, voici.

Il s'appelle Julien de son prénom, de Montbard de son nom de famille; il est très brun; c'est un de nos voisins de campagne; il a l'air de m'aimer beaucoup; il a un caractère gai. Age : vingt-huit ans. Famille : plus que sa mère qui paraît très bonne.

Et maintenant, à toi la pose!

J'embrasse tes beaux yeux.

GERMAINE.

P.-S.—Il est vicomte....je serai donc vicomtesse. G.

IV

SUZANNE DE SEPTÈMES A GERMAINE DE BOISNEMETZ.

Paris, 15 avril.

Ah! Germaine!..Germaine!... Qui dirait, en lisant ta lettre, que tu avais toujours les premiers prix d'"*amplification française*" au couvent?....Tu écris comme un télégraphe, ma chérie, et ta missive a l'air d'un vrai signalement de permis de chasse....Tu sais : front....moyen; bouche.... moyenne; nez....moyen; cheveux....moyen, etc.

Tu mériterais la même concision de ma part... mais moi, qui étais toujours derrière en "*amplification française*" je veux mer attaper aujourd'hui.

D'après le signalement que tu me donnes du "tien", le "mien" ne lui ressemble guère. Il n'est pas très grand, il est même peut-être un tantinet plus petit que moi.... Oh! mais c'est insignifiant; je n'aurai qu'à porter des talons un peu plus bas, et lui, un peu plus hauts.... et l'on n'y verra rien!... Il est blond, blond, blond... Mais d'un joli blond par exemple.... Rien du blond pâle et bête de la petite Kergolin du couvent.... Celle que nous appelions la "Guimauve"....tu sais bien?

Vrai! ça me trouble